Document generated on 07/12/2025 4:46 a.m.

Les Cahiers du Gres

Le Mile-End comme synthèse d'une montréalité en devenir

Ignace Olazabal

Volume 6, Number 2, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/014444ar
DOI: https://doi.org/10.7202/014444ar

See table of contents

Publisher(s)

Groupe de Recherche Ethnicité et Société
CEETUM

ISSN

1499-0431 (print)
1499-044X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Olazabal, I. (2006). Le Mile-End comme synthèse d'une montréalité en devenir. *Les Cahiers du Gres*, *6*(2), 7–16. https://doi.org/10.7202/014444ar

Article abstract

Montreal's interethnic dynamic does not correspond to any known occidental model. In the city's postmodern cultural *maelstrom*, plural identity referents are the norm. Located in the heart of the city, the Mile-End neighbourhood synthetizes and symbolizes better than any other the city's plural and hybrid social reality. In this article, the concept of hybridity as defined by Sherry Simon is presented as a hybrid marker, even though it as been considered pejorative in the past. Based on observations of everyday life, I propose a reflexion on the meaning and scope of the concept of cultural hybridity in the Mile-End neighbourhood. I see this aspect of Mile-End as the crystallization of an emerging « montréalité ».

Tous droits réservés © Les Cahiers du Gres, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le Mile-End comme synthèse d'une montréalité en devenir

Ignace Olazabal[1]

Résumé / Abstract

La métropole montréalaise présente une dynamique sociale spécifique ne correspondant pas aux modèles occidentaux connus. *Maelström* culturel postmoderne, les références identitaires y sont multiples. Le quartier Mile-End, situé au cœur de l'île, synthétise et symbolise mieux que tout autre ce caractère pluriel et hybride. Ici, il faut comprendre le terme hybridité, à la suite de Sherry Simon, comme une marque positive et non au sens péjoratif qu'il a pu avoir autrefois. Le présent article propose donc une réflexion sur ce quartier ainsi que sur le sens et la portée de la notion d'hybridité culturelle, et ce à partir de nos observations du quotidien. Nous proposerons de concevoir cette particularité du Mile-End comme la synthèse d'une montréalité en devenir.

Montreal's interethnic dynamic does not correspond to any known occidental model. In the city's postmodern cultural *maelstrom*, plural identity referents are the norm. Located in the heart of the city, the Mile-End neighbourhood synthetizes and symbolizes better than any other the city's plural and hybrid social reality. In this article, the concept of hybridity as defined by Sherry Simon is presented as a hybrid marker, even though it as been considered pejorative in the past. Based on observations of everyday life, I propose a reflexion on the meaning and scope of the concept of cultural hybridity in the Mile-End neighbourhood. I see this aspect of Mile-End as the crystallization of an emerging « montréalité ».

Mots clés : **hybridité culturelle, intégration sociale, postmodernité, Montréal, quartier Mile-End.**
Keywords: **cultural hybridity, social integration, postmodernity, Montreal, Mile-End neighbourhood.**

Montréal se distingue des autres villes par la synergie de ses clivages ethnolinguistiques (Baier 1997; Simon 1999, 1994) et par une idiosyncrasie culturelle (Médam 1998; Weintraub 1996), fruit de près de quatre siècles d'histoire euroaméricaine (Linteau 1992). Sa composition sociale est loin d'être uniforme ; pourtant, Montréal est une ville qui se laisse aisément apprivoiser. Le mode d'intégration des uns et des autres dans la structure sociale montréalaise ne correspond pas aux modèles occidentaux connus. Si on y a dépassé l'ère du *triple melting pot* (Herberg 1955) durant laquelle les rapports sociaux étaient marqués au sceau de l'appartenance ethnoreligieuse, le modèle actuel d'intégration sociale ne correspond ni au creuset français (Noiriel 1988) ni à celui du multiculturalisme canadien.

Montréal correspond en très grande mesure au modèle de la ville hétérogénétique (Hannerz 1996; Redfield et Singer 1954). Dans ce type de ville prime la sphère techno-commerciale et bureaucratique en tant que mode de régulation sociale. Ce sont des villes multiethniques qui ne sont pas nées d'une tradition datant du Moyen Âge (comme c'est le cas des villes orthogénétiques), mais formées par le besoin. On ne se trompe pas en affirmant que la métropole québécoise fait aujourd'hui partie de ces villes dont l'esprit de métissage s'inscrit dans ce que Ulf Hannerz (1996) nomme « l'œcoumène global » et qui stipule que les sociétés plurielles articulent des traits de culture suivant de nouvelles conventions qui définissent les sociétés urbaines postmodernes.

Un quartier en particulier, le Mile-End, synthétise mieux que tout autre le caractère hybride de Montréal. J'utilise ici le terme hybridité suivant Sherry Simon, et non dans le sens péjoratif d'autrefois. Comme le rappelle Simon, « autrefois signe du grotesque et du monstrueux... à la fin du XXe siècle, l'hybride est, au contraire, largement marqué du signe positif. Qu'est-ce qui explique ce revirement ? L'hybridité culturelle, par ses enjeux sociaux et éthiques, est au cœur des préoccupations de notre fin de millénaire » (1999 : 7). Comme Simon, nous habitons le quartier Mile-End et partageons sa perception du nouveau lien social en tant que garant de la montréalité en devenir. Le présent article se veut tout à la fois une réflexion sur le quartier et, allant dans le sens de l'auteure, une reconnaissance du sens que prend la notion d'hybridité culturelle dans ce quartier, à partir de notre observation du quotidien.

Le boulevard Saint-Laurent

Le boulevard Saint-Laurent, c'est la rencontre des univers sociaux, des groupes ethniques, mais aussi de l'imagination d'une identité citoyenne donnée par une culture que l'on pourrait nommer la *montréalité*. Cette rencontre naît au début du XXe siècle, par une solidarité ouvrière, le territoire bordant le boulevard Saint-Laurent ayant constitué le principal théâtre de la

rencontre des groupes ethniques minoritaires (notamment des Canadiens français et des Autres) jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale (Olazabal 2002, 2001).

La sémiotique de l'espace montréalais (Anctil 2002) a longtemps été déterminée par ce boulevard, aussi appelé la *Main*. Cette artère fondamentale au parcours bigarré – entre le Chinatown au sud et la Petite Italie au nord – constitue une triple frontière. Elle est en effet, et depuis longtemps, la frontière réelle, symbolique et imaginaire entre l'est et l'ouest de l'île, c'est-à-dire entre les traditionnelles deux solitudes, beaucoup moins étanches aujourd'hui qu'au milieu du XXe siècle. Le boulevard Saint-Laurent détermine la borne réelle, l'adresse zéro, la limite géographique entre l'est et l'ouest de l'île. C'est là un découpage donné par l'histoire, tracé au XIXe siècle, et qui a contribué à la détermination des espaces francophone et anglophone et à l'hybridité autour du point « zéro », hybridité qui diminue progressivement à mesure que l'on s'en éloigne. Cette frontière départage deux univers symboliques, perceptibles tant au niveau de l'aménagement spatial que de la nature des institutions sociales ou du savoir scientifique. Les codes cognitifs diffèrent sensiblement d'un côté et de l'autre de cette frontière. Enfin, la frontière est imaginaire puisqu'elle suscite la légende réciproque des uns comme des autres groupes.

Cette marque, établie selon un imaginaire médiéval, représente mieux que tout autre symbole montréalais la relation à l'Autre dans le Canada traditionnel du XXe siècle. L'effet mythique agit alors sur les uns comme sur les autres, aussi bien Juifs, protestants que Québécois francophones, les relations sociales ethniques correspondant au triple *melting pot* perçu par Will Herberg au milieu du XXe siècle.

Pour les Québécois d'origine canadienne-française, l'imaginaire d'un Autre, de l'altérité irréductible, de l'Anglais en somme, s'est longtemps forgé en prenant comme référent le cadre spatial du Mile-End, la rue Querbes comme la limite occidentale de l'univers catholique francophone. Le terme *East End*, utilisé par les anglophones, correspond à cette barrière culturelle. Il ne s'agit pas de l'extrême oriental de Montréal, loin de là, mais plutôt de la limite de la terre connue, celle après laquelle on se trouvait menacé par la *terra incognita*. Irving Layton, célèbre poète juif anglophone écrivait au début des années 1970 :

> *« In Montreal the dominant ethnic groups stared at one another balefully across their self-erected ghetto walls. Three solitudes. I remember the feelings of anxiety I had as a boy whenever I crossed St. Denis Street. This street marked the border between the Jewish and the French-Canadian territories. East of St. Denis was hostile Indian country densely populated with church-going Mohawks somewhat older than myself waiting to ambush me ...*

Bleury Street and beyond, walking westward, took me into that other ghetto, the one where the Anglo-Saxons lived in tree-lined and privileged aloofness... So that when I found myself in Westmount... I'd feel a different kind of menace. One that was internal rather than external in its thrust... Here I always felt myself to be a trespasser, not a warrior as I did when I crossed St. Denis Street. » (1971, cité par Butovsky 1995 : 167-168).

Le East End est un espace original, une enclave qui synthétise culturellement l'ensemble du territoire montréalais. Cette appellation ne jouit pas d'une reconnaissance officielle puisqu'il s'agit d'un concept qui fait davantage appel à l'imaginaire des communautés anglophones qu'à la réalité. Cet espace est devenu un quartier bien réel nommé Mile-End, consacré par l'histoire et par un ensemble de particularités.

Le Mile-End, un reflet du boulevard Saint-Laurent

Quartier du cosmopolitisme par excellence, le Mile-End se situe au cœur même de l'île de Montréal. Le quartier est délimité par l'avenue Van Horne au nord, l'avenue Henri-Julien à l'est et la rue Hutchison à l'ouest, à la frontière d'Outremont. L'origine du nom réfère à la géographie du lieu, l'extrême sud du quartier (l'avenue Mont-Royal et le Mont Royal) se trouvant à un mille de distance de la rue Sherbrooke qui marquait, au début du XXe siècle, la limite de la haute ville. Ce chemin reliant deux municipalités différentes se nommait le *Mile End Road* (Simon 1999 : 17; Anctil 2002 : 103). Saint-Louis du Mile-End est annexée à la ville de Montréal en 1909. C'était déjà une municipalité en soi, riche en manufactures et pourvue d'une bourgeoisie d'affaires et notariale.

« Avec ses 37 000 habitants, c'est la ville la plus populeuse après Montréal et Québec. Ses beaux édifices publics reflètent l'aisance de la population et la prospérité des industries. On en compte une vingtaine, la plupart en bordure des voies ferrées, où travaillent quelque 5 000 personnes. Les gens du Mile-End sont fiers du boulevard Saint-Joseph, le "premier boulevard planté" de la ville. S'y dressent les résidences des gens à l'aise et les meilleures maisons d'éducation […]. La montagne, toute proche, apporte "de frais ombrages aux brises parfumées" » (Benoît et Gratton 1991 : 157-158).

Le nouveau développement urbain qui suit l'annexion s'accompagne de l'implantation d'immigrants juifs et italiens qui débarquent à Montréal au tournant du XXe siècle et qui colonisent l'espace qui s'étend du sud vers le nord, le long du corridor compris entre le boulevard Saint-Laurent et l'avenue du Parc, en se l'appropriant et en en faisant un lieu de métissage. Mais, qui dit métissage au début du XXe siècle dit prolétarisation, le Mile-End se trouvant du coup coiffé du statut de *Red Light District* (Weintraub 1996), quartier de la

vie nocturne, « espèce de *no man's land* pour les Anglais, les Écossais et les Canadiens français, lieu réservé aux nouveaux arrivants, des Juifs surtout, mais aussi des Bulgares et des Yougoslaves » (Richler 1971 : 37).

Le Mile-End est donc perçu, suite à la prolétarisation de son espace, comme un milieu mal famé où le monde de la pègre côtoie la vie débridée des cabarets de la rue du Parc et les bordels de la rue de Bullion dans les années 1940-1950 (Richler 1971; Weintraub 1996). Centre de production textile jusque dans les années 1980, les usines tendent depuis à se déplacer vers le nord au profit de nouveaux immeubles résidentiels. Mais un nombre encore considérable de manufactures, situées à l'extrémité orientale du quartier continuent à engager de la main-d'œuvre locale (généralement des femmes immigrantes). Le Mile-End a aussi été le ghetto juif de Montréal jusque dans les années 1950 – ou plutôt la reproduction du *shtetl* au Québec (Oiwa 1988; Olazabal 2006; Richler 1971).

Toutefois, depuis les années 1980, il n'a cessé de gagner en popularité pour devenir le quartier bigarré de Montréal, celui dans lequel se réalise la synthèse du cosmopolitisme métropolitain. La densité et la diversité de sa population donnent à ce lieu son aspect carrefour[2] : Juifs hassidiques de Belz et de Satmar, Grecs originaires de Sparte et du Péloponnèse, Calabrais et Siciliens, Açoriens, Anglo-protestants, Québécois d'origine canadienne-française, immigrants d'origine latino-américaine, africaine, antillaise et asiatique arrivés au cours des années 1980 et dont les enfants se rencontrent dans une culture proprement *maïlendaise* (Simon 1999).

Le trafic des langues, comme l'a appelé Sherry Simon (1994), y est franchement remarquable : la langue française côtoie l'anglais, le grec, le portugais ou le calabrais. Lothar Baier (1997) y a d'ailleurs noté un caractère particulier, observé au début du XXe siècle à Lemberg (ou Lvow, aujourd'hui Lviv), ville située à l'extrême occidentale de l'Ukraine, au carrefour des empires et des nations, où régnait un univers diglossique porteur d'un caractère innovant. Ce caractère innovant, issu de l'univers diglossique du Mile-End, nous le retrouvons dans la nouvelle culture citoyenne transcendant les logiques nationales classiques du XXe siècle.

On y observe non seulement la coexistence des mondes linguistiques et religieux (hassidisme, judaïsme orthodoxe, christianisme grec orthodoxe, catholicisme et protestantisme, agnosticisme, bouddhisme, athéisme universaliste et autres) mais aussi des classes sociales. Se démarquant du quartier Plateau Mont-Royal à l'est et de l'arrondissement d'Outremont à l'ouest, massivement investis par la nouvelle bourgeoisie franco-québécoise, le Mile-End est composé d'une étonnante variété sociodémographique. Jusqu'à tout récemment, le niveau socio-économique moyen était plutôt modeste et, au dernier recensement, le quartier

montréalais détenait le niveau de scolarité le plus élevé[3]. Depuis les années 1990, des propriétaires immobiliers d'origine européenne et rurale (grecs, juifs ashkénazes, italiens et portugais), des avocats, des professeurs d'université, des artistes de réputation internationale côtoient des locataires, généralement des étudiants, des ouvriers, des bénéficiaires de l'aide sociale et des familles monoparentales.

Il demeure toutefois difficile de qualifier cet espace social qui, par sa diversité et son caractère propre, peut s'apparenter à une communauté ayant développé une conscience de son caractère distinctif. L'atmosphère du quartier est unique, comme en témoigne la rue Saint-Viateur, surplombée par l'imposante église Saint Michael the Archangel, emblème architectural du Mile-End. De nombreux petits commerces (boulangeries, pâtisseries françaises et magasins de bagels, poissonnerie et boucherie cachère, torréfacteur brésilien, comptoir de poulets salvadorien, bistrots sénégalais et polonais, magasin d'instruments africains, dépanneurs grecs, coréens ou portugais) et les cafés italiens Olympico et Club social, célèbres dans la ville, attirent une importante clientèle extérieure au quartier. Le paysage pluriel de la rue plaît aux clients et aux résidents. Les gens semblent en effet se rencontrer au-delà de leur statut ou de leur condition, dans une sorte de savoir-vivre proprement *maïlendais*. La diversité la plus contrastée coexiste en s'inscrivant pêle-mêle dans les rues, les immeubles et les commerces.

Mais le quartier est en quelque sorte victime de son succès, ce qui se traduit par une importante gentrification qui tend à mettre en marge les collectifs moins nantis au profit des nouveaux propriétaires venus d'ailleurs. Le taux de propriétaires est encore très limité (25 %), mais la tendance est à la hausse, comme le démontre l'augmentation démesurée des prix des copropriétés au cours des cinq dernières années. Un certain état de délabrement demeure toutefois observable dans certaines rues et ruelles, ce qui n'enlève rien à l'engouement généralisé pour le quartier. C'est que son aspect symbolique est central, ce dont témoignent un certain nombre de lieux de mémoire.

Des lieux de mémoire

L'église Saint Michael the Archangel, érigée en 1922 et dessinée par Aristide Beaugrand-Champagne, était à l'origine le lieu de culte de la paroisse irlandaise de Saint-Édouard, mais accueille aujourd'hui la paroisse polonaise de Saint Michael's and Saint-Anthony's (Saint-Antoine de Padoue), ainsi que la petite communauté italienne du quartier qui honore San Marziale, le seul saint à faire encore l'objet d'une procession annuelle. Avec sa facture byzantine, son dôme d'une dimension étonnante pour l'époque, un minaret haut de cinquante mètres, la rosette qui surplombe l'entrée de style écossais et la demi-rosette de la façade latérale de style irlandais, l'église synthétise bien

l'âme du quartier. L'ensemble des symboles disposés entre la coupole et la nef amène Sherry Simon à s'interroger sur le sens de l'hybridité :

> « *Saint Michael's est un théâtre où des répliques inattendues se font entendre. Les objets vénérés des différentes communautés s'observent, impassifs (sic) : le digne saint Jean-Baptiste sculpté, Saint-Patrick, l'image de la Vierge noire de Czestochowa, le portrait de Maximilien Kolbe, prêtre polonais exécuté à Auschwitz, une statue de San Marziale, le saint patron de la communauté italienne du quartier [...] Ces objets renferment chacun un récit, une histoire de croyances confrontées aux malheurs de la violence et de la migration. Réunis ici, ils forment un ensemble fou, un chœur de voix dissonantes, un tissu hybride – à l'image du quartier* » (1999 : 16).

Autre symbole architectural du paysage urbain : l'ancienne synagogue B'Nai Jacob située sur la rue Fairmount et dont il ne subsiste qu'une partie de l'apparence initiale. Lorsque la communauté juive ashkénaze s'installa dans les années 1950 dans le *West Island*, la fonctionnalité de l'édifice tomba en désuétude[4]. Depuis 1965, la synagogue a cédé les lieux au Collège Français qui, de plus, occupe juste en face l'édifice de l'ancienne École radicale juive (d'allégeance socialiste dans les années 1920). B'Nai Jacob fut un symbole autrefois, car il s'agissait de la plus importante synagogue de Montréal. Aujourd'hui, ce sont des enfants insouciants de ce passé pas si lointain qui fréquentent ce lieu de mémoire, voué désormais à l'autel de Marianne. Seule l'épitaphe hébraïque visible sur le fronton (paré d'une devanture briquetée) ainsi que le toit arqué témoignent de la vocation initiale de l'édifice. L'occupation de ce lieu de mémoire se situe dans la mouvance de la métropole qui voit la transformation des anciens lieux de culte. Nombreuses sont les anciennes synagogues, plus modestes que celle de B'Nai Jacob, qui ont changé de vocation pour être remplacées par des églises orthodoxes grecques, quand ce n'est pas par des propriétés d'habitation.

La célébration annuelle de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin, a longtemps constitué un autre lieu de mémoire d'importance dans le quartier Mile-End. Comme nous l'avons montré ailleurs (Olazabal et Frigault 2000), cette fête a été, durant ses années d'existence, un puissant symbole d'hybridité, une fête au cours de laquelle les résidents affirmaient leur volonté de vivre en commun de façon unique. En outre, diverses fêtes patronales italiennes, portugaises et grecques donnent aux rues du quartier des allures de vieille Europe et témoignent d'une conception de cohabitation non anonyme. Comme le suggère encore Sherry Simon, la célébration de la fête ne correspond ni au modèle canonique en vigueur dans l'est de l'île, ni à la commémoration du multiculturalisme :

« la notion de multiculturalisme est loin d'être adéquate pour rendre compte de toutes les formes de mixité qui font vivre à la fois la fête et le quartier du Mile-End. Alors que le multiculturalisme est un modèle de coexistence culturelle, l'hybridité suggère un mode de circulation, d'interaction et de fusion imprévisible des traits culturels » (Simon 1999 : 19).

Lorsque nous avons demandé aux habitants du quartier le sens qu'ils accordaient à cette façon originale d'exprimer la fierté nationale, tous ont vanté l'aspect hybride de la fête, sans toutefois remettre en question l'aspect tout à fait québécois de la célébration. En témoignent ces deux extraits :

« Ici on fête la multiethnicité, la cohabitation, à l'enseigne du Québec. C'est comme si ceux qui y participaient reconnaissaient qu'ils étaient contents d'être au Québec. J'ai l'impression. C'est à peu près ce qui ressort. L'ambiance qui s'en dégage, elle est très sympathique, c'est très vivant, coloré, ça doit certainement manifester un esprit de cohabitation » (homme dans la quarantaine).

« It's very unique because every one participates. Every nationality, every language, it's all fun. Much different. You can basically be yourself. You can be every nationality, every language and no one is gonna bitch you and tell you go home. If I know who Saint-Jean-Baptiste is ? Sure. It's a patron saint, even for English people » (femme dans la trentaine).

Conclusion

Montréal s'inscrit de manière singulière au sein de la société québécoise, se laissant porter par sa dynamique spécifique, une dynamo constituée par son propre *maelström* social et qui montre que c'est dans la rencontre de la diversité et des oppositions que peut être assurée une évolution sociale convenant au XXIe siècle, siècle qui appartiendra aux sociétés plurielles. Montréal demeure, en somme, un lieu rafraîchissant dans lequel il est difficile de parler d'une culture tendant vers l'uniformité. Sans être une ville riche, on s'accorde pour continuer de vanter cette qualité de vie qui, dans les années 1940 et 1950, faisait déjà sa renommée (cf. Weintraub 1996).

Ville singulière, mélange de froideur nordique et de chaleur tropicale, qui n'est à personne et qui appartient à tout le monde, *maelström* culturel postmoderne, ses références identitaires sont multiples, souvent contradictoires, parfois convergentes. La conscience de cette différence constitue toujours le point de concorde de l'ensemble de ses habitants qui vivent encore, en une certaine mesure, dans une sorte de mésentente, comme en témoigne la persistance des célèbres « deux solitudes », décrites il y a longtemps déjà par Hugh McLennan (1945). En somme, Montréal est une société éminemment néguentropique, comme le souligne Alain Médam parlant de son caractère multidimensionnel et y percevant une société vulnérable par son indéfinition,

ce qui l'oblige à adopter des stratégies adaptatives pour arriver à survivre :

> *« C'est sur fond d'incertitude que cette métropole joue son histoire. À quel pays se réfère-t-elle ? À qui appartient-elle ? De qui peut-elle se réclamer pour asseoir ses fondements ? Nord-américaine, cette ville ? Pas vraiment. Canadienne alors ? Pas exactement. Européenne ? Certainement pas. Québécoise ? Ce n'est pas si simple. Et en quoi s'exprime-t-elle cette cité ? En quelle langue; par quels mots; pour quelles raisons ? Au nom de qui prend-elle parole ? Rien n'est tout à fait clair et, parce que rien n'est acquis à cette ville, elle n'en finit pas, paradoxalement, de créer, d'improviser, de jouer, de rire, de s'interroger, comme à la mesure de cette faiblesse sur quoi elle tient. »* (1998 : 137).

Nous avons proposé le Mile-End comme synthèse d'une montréalité en devenir, venant contrecarrer cette incertitude dont parle Alain Médam. Du fait qu'il se situe au cœur même de l'île, qu'il ne souscrit plus à aucune des deux solitudes mais plutôt à l'hybridité (il est devenu *BCBG* d'être hybride), ce quartier va, comme le suggère encore Sherry Simon, « au-delà du multiculturalisme » (1999 : 19 et *sqq.*). Certes, la gentrification du Mile-End est susceptible de transformer le paysage social, en évinçant progressivement les moins nantis, les locataires au profit des propriétaires. Toutefois, l'attrait du quartier demeure incontestable et y vivre ou le fréquenter (en tant que passant), c'est choisir la société plurielle au détriment des traditionnelles *deux solitudes.*

Notes

[1] Anthropologue, chercheur au Centre de recherche et d'expertise de gérontologie sociale, CSSS Cavendish – CAU et professeur associé à l'École de travail social, UQAM. Je remercie Marie-Chantal Plante pour ses commentaires ainsi que pour le travail de révision linguistique.

[2] En 2001, le district électoral de Mile-End de l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal compte une population de 22 904 personnes (Statistique Canada 2001). Alors que cinq ans plus tard, en 2006, cette population s'élève à 31 910 personnes. (Ville de Montréal 2006). « Avec une superficie de 1,6 kilomètres carrés et une densité de 13 918 habitants au kilomètre carré, comparativement à 5 739 pour la ville de Montréal », c'est un des quartiers les plus densément peuplés (Ville de Montréal 1998 : 2).

[3] Le recensement de 2001 relève que 18 % des résidents du district de Mile-End n'ont pas de diplôme d'études secondaires alors que 47 % ont entrepris des études universitaires, ce qui représente un taux extraordinairement élevé. En revanche, pour la Ville de Montréal, 28 % de la population n'a pas de diplôme d'études secondaires et 28 % ont entrepris des études universitaires (Statistique Canada 2001).

[4] La plupart des Juifs qui habitent aujourd'hui le quartier sont des Juifs hassidiques dont les aînés sont des rescapés de la *shoah,* arrivés au cours de ces mêmes années 1950, qui se sont dotés de leurs propres lieux de culte, les *shtibleh*, à l'architecture plus discrète. Toutefois, le quartier attire de nombreux Juifs séculiers, qui y voient un lieu ancestral, dans lequel ils se reconnaissent, venant du coup confirmer la fameuse assertion de l'historien américain Marcus Lee Hansen voulant que « what the son wishes to forget, the grandson wishes to remember » (1937).

Bibliographie

Anctil, P., 2002. *Boulevard Saint-Laurent.*

La Main de Montréal. Québec, Éditions du Septentrion.

Baier, L., 1997. *À la croisée des langues. Du métissage culturel d'Est en Ouest*. Paris, Montréal, Actes Sud/Leméac.

Benoît, M. et R. Gratton, 1991. *Pignons sur rue. Les quartiers de Montréal*. Montréal, Guérin.

Butovsky, M., 1995. « Irving Layton: the Invention of the Self ». *in* L. Robinson et M. Butovsky (ed.), *Renewing our Days, Montreal Jews in the Twentieth Century*. Toronto, Vehicle Press, p. 165-182.

Hannerz, U., 1996. *Transnational Connections. Culture, People, Places*. London, Routledge.

Herberg, W., 1955. *Protestant, Catholic and Jew*. New York, Anchor Books.

Linteau, P.-A., 1992. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Montréal, Boréal.

McLennan, H., 1986 [1945]. *Two Solitudes*. Toronto, MacMillan.

Médam, A., 1998. *Villes pour un sociologue*. Paris, L'Harmattan.

Noiriel, G., 1988. *Le creuset français*. Paris, Seuil.

Oiwa, K., 1988. *Tradition and Social Change: an Ideological Analysis of the Montreal Jewish Immigrant Ghetto in the Early Twentieth Century*. Ph. Dissertation, Cornell (Ann Harbor MI: UMI Dissertation Information Service).

Olazabal, I. et L.-R. Frigault, 2000. « La fête de la Saint Jean-Baptiste dans le quartier du Mile-End de Montréal », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 16, n° 2, p. 143-152.

Olazabal, I., 2006. *Khaverim. Les Juifs ashkénazes de Montréal au début du XXe siècle, entre le* shtetl *et l'identité citoyenne*. Québec, Nota Bene.

Olazabal Ignace. 2002. « Génération Richler. La troisième génération judéo-ashkénaze de Montréal », *Argument*, vol. 4, n° 2, p. 93-114.

Olazabal, I., 2001. « Entre les rues Coloniale et Saint-Urbain. Les Juifs ashkénazes dans les années 1930 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n° 2, p. 84-96.

Redfield, R. et M. Singer, 1954. « The cultural role of cities », *Economic Development and Cultural Change*, vol. 3, p. 53-73.

Richler, M., 1971. *Rue Saint-Urbain*. Montréal, HMH-Hurtubise.

Simon, S., 1999. *L'hybridité culturelle*. Montréal, L'Île de la tortue et Sherry Simon.

Simon, S., 1994. *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal, Boréal.

Statistique Canada, 2001. *Profil statistique : Statistiques démographiques pour Montréal d'après les données du recensement de 2001*. Gouvernement du Canada. En ligne : [www12.statcan.ca/english/Profil01/CP01/Index.cfm?Lang=F]

Ville de Montréal, 2006. *Profil en bref. District électoral de Mile-End*. Arrondissement du Plateau Mont-Royal.

Ville de Montréal, 1998. « District électoral 24. Mile-End », *in* Ville de Montréal *Profil socio-économique*. Montréal.

Weintraub, W., 1996. *City Unique. Montreal Days and Nights in the 1940's and '50s*. Toronto, McClelland & Stewart.